Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma

Herausgeber: Fondation Ciné-Communication

Band: - (2000)

Heft: 9

Artikel: Le petit théâtre enchanté de Guédiguian : "À l'attaque!" de Robert Guédiduian

Autor: Asséo, Laurent

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-932573

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le petit théâtre encl

De gauche à droite: Gigi (Gérard Meylan), Marthe (Frédérique Bonnal), Jean-Do (Jean-Pierre Darroussin), Lola (Ariane Ascaride), Vanessa (Laetitia Pesenti). Moulo

anté de Guédiguian

ud Nace), Pépé Moliterno (Jacques Boudet) et le bébé (Romane Dahan!)

Photos: Jacques Reboud

«A l'attaque!» de Robert Guédiguian

L'attaque, dit-on, est la meilleure défense. C'est en tout cas la voie, quelque peu irréaliste mais joyeusement assumée, qu'ont choisie les personnages imaginés par Robert Guédiguian. Toujours entouré de sa même troupe d'acteurs – dont Ariane Ascaride et Jean-Pierre Darroussin – l'auteur de «Marius et Jeannette» nous livre un petit impromptu prosaïque, alerte et lumineux.

Par Laurent Asséo

Ironique et combatif, «A l'attaque!» est un titre bien choisi pour une œuvre à la fois ludique, offensive et réflexive. Mais avant de nous «attaquer» à notre tour à ce beau film, disons d'abord que cet «intitulé-mot d'ordre» correspond également au programme cinématographique de Robert Guédiguian. Après l'échec public et critique de «A la place du cœur», mélo populaire sous-estimé, le cinéaste marseillais n'a pas baissé les bras, ni mis de l'eau tiède dans son vin méridional. En 1999, il a tourné deux films d'affilée aux tonalités contrastées. Alors qu'«A l'attaque!» se présente clairement comme un «Conte de l'Estaque» gai et optimiste dans la lignée de «Marius et Jeannette», son autre réalisation à découvrir sous peu, «La ville est tranquille», s'annonce dans la veine de ses films plus sombres et méconnus.

Un film dans le film

Un rideau rouge de théâtre s'ouvre sur le petit jardin tout vert d'un pavillon moderne. Deux scénaristes (Denis Podalydès et Jacques Pieiller) s'y sont cloîtrés pour écrire. Pour la première fois, Guédiguian double son récit d'une mise en abyme: avec bonheur, les scènes concoctées par les deux compères arc-boutés sur leur création alternent avec la représentation en direct de leur imagination parfois galopante. Le «film dans le film» débute donc par un magnifique plan-séquence qui embrasse une vue de l'Estaque, ce quartier de Marseille devenu le territoire privilégié – à la fois contemporain et intemporel – de la plupart des tragi-comédies de Guédiguian.

Dans ce décor traversé en arrière-plan par un pont immense, le Garage Moliterno & Cie abrite tout un petit monde: voici Lola (rayonnante Ariane Ascaride), jeune veuve et éternelle brave fille; son ▶

père Giuseppe (Jacques Boudet), vieux militant socialiste un peu mythomane; Gigi (Gérard Meylan), le frère de Lola et sa femme Marthe; enfin Jean-Do (formidable Jean-Pierre Darroussin), qui chante sa passion à sa cousine Lola, sans succès. Pour éviter l'écueil de la banale «histoire de famille», deux adolescents parachutés d'on ne sait où complètent la tribu, le petit *beur* Mouloud et Vanessa. Si toute cette smala ne manque pas une occasion de s'engueuler ou de se déchirer pour des affaires de cul, chacun est à jamais lié cœur et âme à sa communauté originelle.

Le rapport entre les riches et les pauvres

Comme le film entend évoquer les rapports de classe, il faut bien qu'à côté de ces «pauvres» on trouve les autres, c'est-à-dire les «riches» – ceux qui donnent les «coups de bâton», dit l'un des scénaristes. Personnifiant le patronat actuel, le directeur de l'usine «Eurocontenairs», l'œil réjoui, annonce justement à ses partenaires que son entreprise va être transférée au Maroc. «Il faut bien être solidaire avec les pays émergents», explique-t-il sans sourciller. Le même individu, qui a souvent fait appel aux Moliterno pour réparer ses machines, prétexte la liquidation judiciaire de sa société et refuse de les payer.

Or Lola et sa bande ont un besoin urgent de cet argent pour rembourser le crédit du garage à la banque. Jean-Do et Gigi passent donc à l'attaque. En pleine nuit, ils s'infiltrent dans la maison du directeur pour exiger leur dû. Après l'arrestation des deux «affreux jojos», la tribu décide de séquestrer le mauvais payeur. Logiquement, nos deux scénaristes-acteurs optent dans un premier temps pour une version tragique du dénouement de cet enlèvement, mais puisque le récit baigne dans l'utopie et le conte, il en sera tout autrement…

Un monde attachant

«A l'attaque!» avance tête baissée et joyeusement, à coups de saynètes tantôt espiègles, tantôt graves, d'ellipses, de digressions «sexuello-fantasmatiques» jubilatoires, d'airs populaires, d'incartades dans la comédie musicale, d'imagerie prolétarienne d'inspiration sulpicienne assumée(!), de grand-guignol social sur fond de révolte sourde. Le tout s'inscrit dans des plans d'une beauté lumineuse n'invitant pas à la seule contemplation béate, mais sert avant tout le récit.

Même s'il n'est pas franchement comique – voire mâtiné d'une distanciation brechtienne – le petit théâtre «à la Pagnol» de Guédiguian lorgne aussi vers la naïveté du burlesque muet, avec ses victimes sympathiques qui se muent en bandits et ses méchants patrons. D'ailleurs, parmi les nombreux airs qui donnent le ton du film, la musique tirée de «Jour de paie» de Charles Chaplin confirme cette volonté d'emprunter la voie d'un cinéma plus archaïque tolérant la révolte enfantine. Malgré quelques balourdises et ratages – quelques scènes trop facilement mises entre guillemets par les deux scénaristes – ses lacunes et sa fin bêtement amère, «A l'attaque!» dégage un charme fou et s'avère avant tout attachant. Et si Guédiguian tape (un peu trop) sur le même clou, il sermonne beaucoup moins que dans «Marius et Jeannette».

Guédiguian attaque pour mieux se défendre

Grâce à l'intervention de leurs doubles à l'écran, Guédiguian et son co-scénariste Jean-Louis Milesi peuvent aller au plus simple, sauter allègrement d'une scène à l'autre, souligner leur point de vue sans devoir justifier certaines de leurs incongruités et facéties. Ces jeux narratifs, pas plus que l'interprétation des mêmes situations en plusieurs scènes différentes, ne viennent entraver la progression du film, qui avance presque totalement sur le mode ironique et affirmatif, plutôt qu'interrogatif. Le point d'exclamation de «A l'attaque!» est bien là, au cœur du travail de Guédiguian. Ce dispositif de mise en abyme n'est pas ici révélateur d'une crise créative ou personnelle de l'auteur de «A la vie, à la mort». Et pourtant… Cette réflexivité nouvelle démontre malgré tout que Guédiguian est sur la défensive. Les discussions des deux scénaristes trahissent un besoin de se justifier des critiques de manichéisme et de démagogie adressées au mal compris «A la place du cœur» et au problématique «Marius et Jeannette» lors de leur sortie. Il lui avait notamment été reproché de trop sublimer les prolétaires et de refuser l'intrusion de personnages plus complexes dans son monde en vase clos.

Par la voix de ses scénaristes-acteurs, Guédiguian réaffirme à plusieurs reprises son credo esthétique et politique, qui

Gigi (Gérard Meylan) et Jean-Do (Jean-Pierre Daroussin)

consiste à «simplifier les choses» pour y voir plus clair. Le début d'une histoire d'amour entre Lola et un banquier pourrait pourtant véhiculer cette amorce d'ambiguïté qui fait parfois défaut à son univers. Assisterait-on là à une entorse au principe de lutte des classes façon Guédiguian? Non. Chassez le naturel, il revient au galop… La réponse de Lola à la demande en mariage du banquier est d'ailleurs claire et nette: «Nous ne sommes pas du même monde», dit-elle. Guédiguian nous livre donc clés en main son monde ancré socialement dans la réalité contemporaine, mais stylisé et presque irréel dans son utopie communautaire. En fin de compte, «A l'attaque!» est d'abord un véritable petit enchantement. ■

Réalisation Robert Guédiguian. **Scénario** Jean-Louis Milesi, Robert Guédiguian. **Image** Bernard Cavalié. **Musique** Jacques Menichetti. **Son** Laurent Lafran. **Montage** Bernard Sasia. **Décors** Michel Vandestien. **Interprétation** Ariane Ascaride, Gerard Meylan, Jean-Pierre Darroussin… **Production** Agat Films, Diaphana; Gilles Sandoz, Michel Saint-Jean. **Distribution** Agora Films (2000, France). **Durée** 1 h 30. **En salles** 12 avril.

L'«utopie Guédiguian»

Le succès de «Marius et Jeannette», en 1997, a valu au cinéaste français Robert Guédiguian la reconnaissance publique. Son œuvre, composée de neuf films réalisés depuis 1981, est à redécouvrir comme la promesse d'un art populaire et raffiné, mélancolique et utopique.

Par Laurent Asséo

Le cinéma de Robert Guédiguian est à la fois un territoire, une tribu et une utopie. Le territoire, c'est Marseille, plus précisément le quartier ouvrier de l'Estaque qui l'a vu naître en 1953 et où s'ancrent la plupart de ses films. La tribu, c'est celle des acteurs – principalement Gérard Meylan, Ariane Ascaride et Jean-Pierre Daroussin – et des techniciens qui ont participé à presque toutes les réalisations du cinéaste depuis 1981. La tribu est également au cœur du monde représenté de cet ex-militant communiste, dont tous les films s'articulent autour de la solidarité d'individus issus du milieu populaire qui tentent de résister à la déliquescence des liens communautaires dans la société capitaliste actuelle. L'utopie dont ses personnages ont la nostalgie est, quant à elle, fondatrice de l'œuvre.

Les héros des premiers films du cinéaste souffrent terriblement de la fin de l'idéal communiste exalté par la génération de leurs parents. L'état de désœuvrement politique explique en partie la mélancolie et le caractère régressif des protagonistes du «Dernier été» (1981), et du très intimiste «Ki lo sa?» (1985). Après «Dieu vomit les tièdes» (1989), l'œuvre la plus sombre et la plus désespérée de l'auteur, l'utopie reprend ses droits dans le magnifique «L'argent fait le bonheur», tourné en 1995 pour la télévision. Cette fable ouvertement optimiste met en scène un curé appelé à réconcilier deux bandes hostiles dans une cité ouvrière, symboliquement séparée par une ligne jaune. La réalité sociale est représentée ici de manière stylisée, les personnages sont des archétypes et l'histoire se déploie avec la simplicité d'une parabole. Et lorsque le curé parvient à ressouder la communauté, la fin des utopies s'efface devant un cinéma ouvertement utopique.

A travers «L'argent fait le bonheur», le plus beau des films de l'auteur, Guédiguian apparaît comme l'un des seuls cinéastes capables de traiter des problèmes socio-économiques sans verser dans le naturalisme et le psychologisme français. A cet égard, il est même permis de voir en Guédiguian un descendant du grand Rainer Werner Fassbinder. Comme le cinéaste allemand disparu, il s'inspire souvent de situations artificielles, théâtrales ou recourt à des genres cinématographiques convenus comme le mélodrame pour faire ressentir les réalités les plus concrètes. Formés par la lecture du dramaturge Bertold Brecht, Guédiguian, comme Fassbinder, revendique un schématisme apte à mieux éclairer les relations humaines et les rapports entre les classes sociales.

Si le succès de «Marius et Jeannette» a hissé Guédiguian sur le devant de la scène, il a aussi mis en lumière ses limites, tant idéologiques que cinématographiques. Dans ce conte, le schématisme vire au manichéisme, la représentation au folklore, la pédagogie à la démagogie. «A la place du cœur» (1998) se révèle par contre beaucoup plus complexe que ce que l'on a pu en dire. Notamment dans les scènes tournées à Sarajevo, où le réalisateur montre comment une victime devient à son tour un bourreau. Avec Guédiguian, l'utopie d'un cinéma sensible et distancé, prosaïque et épique, ajoutée à celle d'un art populaire et raffiné, pictural et âpre, semble à nouveau à l'ordre du jour. ■

Robert Guédiguian

1953 Naissance à Marseille
1981 Premier film «Dernier été» (co-réalisé par Frank Le Wita)
1984 «Rouge midi»
1985 «Ki lo sa?»
1989 «Dieu vomit les tièdes»
1993 «L'argent fait le bonheur»
1995 «A la vie à la mort»
1997 «Marius et Jeannette»
1998 «A la place du cœur»
2000 «A l'attaque!»